

Entretien **Chaosmose, vers une nouvelle sensibilité**

Kuniichi Uno et Félix Guattari

Numéro 72, hiver–printemps 1999

...fuites...espaces...contrôles...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46246ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Uno, K. & Guattari, F. (1999). Entretien : chaosmose, vers une nouvelle sensibilité. *Inter*, (72), 18–21.

Chaosmose, vers une nouvelle sensibilité

Kuniichi UNO, Félix GUATTARI

Kuniichi UNO — Pour commencer, je crois qu'il serait intéressant que tu nous expliques ton itinéraire, le développement de ta pensée après *l'Anti-Œdipe* et *Mille Plateaux*.

Félix GUATTARI — À l'époque de *l'Anti-Œdipe*, pour ce qui me concerne (parce que c'est certainement différent pour DELEUZE), j'étais très préoccupé par une critique du structuralisme et de la théorie lacanienne du signifiant, qui me semblait être un système réductionniste qui avait des effets dans le domaine de la psychanalyse, de la pratique psychiatrique, mais aussi dans le champ social, à tous les niveaux. Il me semblait très important de construire une compréhension des strates de toutes natures, avec leurs rapports spécifiques d'expression et, entre ces strates, une transversalité machinique, de régime de machine abstraite, qui permette d'en rendre compte, et cela de façon imminente, plutôt que de positionner une représentation transcendante avec le signifiant, avec le primat du langage, etc.

UNO — Cela, c'est quand vous faîtes *l'Anti-Œdipe* ?

GUATTARI — *L'Anti-Œdipe* et *Mille Plateaux*. C'est dans la continuité. Le thème, les thèmes qui se dégagent maintenant pour moi, c'est d'essayer de saisir les implications, on pourrait dire, de cette philosophie de l'immanence relativement à la représentation. Il me semble que ça implique une remise en question radicale de l'ontologie. C'est-à-dire que, dans la continuité du pluralisme sémiotique qu'on positionnait à l'époque de *l'Anti-Œdipe*, il y a la nécessité de positionner un pluralisme ontologique. Il n'y a pas un Être une fois pour toutes, qui traverse les étants : il y a production ontologique, à travers des univers de référence, à travers des pratiques, sociales, analytiques, esthétiques.

C'est cette direction qui m'amène à une réflexion sur les conditions de possibilité d'une approche ontologique, qui ne peut pas être du tout une approche phénoménologique et qui est nécessairement une approche méta-modélisante, c'est-à-dire un récit théorique qui engendre les ritournelles, les paramètres capables d'induire ce que sont les constellations ontologiques auxquelles on a affaire. C'est ce qui m'amène aussi à poser des foncteurs ontologiques, pour partir d'une notion qui n'est ni celle de l'être et du néant, ni celle de l'être et de l'étant, ni celle de la matière et de l'esprit, mais une catégorie d'entité à vitesse infinie qui habite en même temps le chaos et la complexité, qui se déplace à vitesse infinie entre le chaos et la complexité. De cette entité, on ne peut rendre compte que dans des systèmes de méta-modélisation philosophique éventuelle. Mais le système de représentation est lui-même dans un rapport d'engendrement avec l'objet visé.

Par exemple, aujourd'hui, si on prend une matière comme celle de l'opinion, publique, individuelle, c'est une matière qui est traitée objectivement avec des moyens d'information, tout un machinisme communicationnel, mais en même temps c'est une matière qui est auto-engendrée. Alors, il n'y a pas une indépendance de la représentation par rapport à l'objet. Il y a un rapport systémique entre la représentation et l'objet. Si on prend l'exemple des particules dans la physique contemporaine, il en va de même. La représentation de la particule à travers des moyens sémiotiques et des moyens expérimentaux engendre la nature de la particule, ou du moins n'est pas étrangère à sa nature, puisque certaines particules sont littéralement produites, inventées. Dans la biologie aussi, la représentation engendre la chose, sans qu'il y ait un rapport dualiste entre la représentation et la chose.

UNO — Tu parles de l'ontologie. C'est-à-dire que tu opposes ton ontologie à celles qui existent déjà ? SPINOZA, DUNS SCOT, ou même HEIDEGGER... Quand tu dis le mot « ontologie », on pensera nécessairement à d'autres exigences philosophiques. Comment est-ce que tu situes ce terme ? Pourquoi faut-il dire « ontologie » ?

GUATTARI — Je ne me réclame d'aucune ontologie, bien entendu, puisque je parle de méta-modélisation. Je me référerais beaucoup plus à son « récit » présocratique qu'à des ontologies constituées. Mais les ontologies représentent, pour chaque époque, chaque étape philosophique, une tentative pour conceptualiser l'état de l'être, des choses, dans un contexte technico-scientifique et social donné. Aujourd'hui la question se pose avec un acuité renouvelée, puisque l'être des choses est de moins en moins un Être-là déjà là, mais un être dans un processus évolutif, pris dans une accélération machinique et historique. Donc, c'est le statut même de l'ontologie qui confère une consistance universelle, éternelle à l'être, qui est remis en question. De même, dans le domaine économique, le concept de la monnaie, le concept du capital se sont absolument détachés des référents fixes (comme l'or) et dépendent maintenant d'une référence qui est de plus en plus machinique. Ça se rattache à ce thème de l'opinion dont je parlais précédemment. Finalement, la question première, maintenant, est de forger non pas une ontologie, mais une lecture des ontologies de toutes natures, y compris de l'ontologie schizophrénique etc., dans une perspective créationniste — comment est-ce qu'on en vient à poser une ontologie dans un agencement d'énonciation donné.

UNO — Tu as dit tout à l'heure que tu préférerais les termes pré-socratiques aux termes philosophiques modernes. Pourquoi ?

GUATTARI — Pourquoi ? Parce qu'ils vont par quatre, par cinq. Ils vont par une catégorisation multiplicitaire. Ils ne tendent pas vers cette espèce de pôle d'abolition chaotique qu'est l'Être. Ils vont vers la qualité, ils vont vers la multiplicité. Ils vont vers le récit.

[...]

UNO — Avec DELEUZE, dans *Qu'est-ce que la philosophie ?*, il y a l'amitié, mais y a aussi le problème de la vieillesse. *L'Anti-Édipe*, et certains passages de *Mille Plateaux* (« Comment se faire un corps sans organes ? », etc.), on dirait que c'était une philosophie de jeunesse, dans un certain sens : complètement provocateur, anarchiste aussi. Et ça a donné beaucoup d'images nouvelles au Japon (à travers *Rhizome*, d'abord, qui a été publié avant *L'Anti-Édipe*). On en a parlé un peu partout. Dans tes derniers textes, il y a sans doute une tonalité différente, mais je ne vois pas vraiment, pour ma part, de rupture. C'est pour ça que j'ai été étonné, quand tu as dit qu'il t'avait fallu repartir à zéro...

GUATTARI — Non, parce que je repars toujours de zéro. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas de rapport entre le corps sans organes, puisque tu en parlais, avec le chaosme, bien entendu. Mon problème, c'est de repartir de la position de l'être-au-monde à l'état naissant. Mais l'état naissant, ce n'est pas quelque chose que l'on trouve tout fait devant soi. C'est quelque chose qu'on construit et qu'on travaille. Disons que j'ai vécu dans une certaine adolescence, une certaine jeunesse, pendant toute une période de ma vie, et maintenant il faut que je reconstruise une autre jeunesse, un devenir à l'état naissant dans les conditions du monde d'aujourd'hui, et dans mes conditions de vie, d'âge, d'insertion sociale d'aujourd'hui. C'est donc l'idée même d'une pratique écosophique, d'une écologie mentale qui se trouve posée. Il faut donc réinventer la jeunesse, aujourd'hui, dans un monde qui vieillit, qui durcit, qui se rigidifie... qui devient un monde du mal. C'est un travail permanent, de retrouver l'émergence.

UNO — Tu n'introduis pas vraiment dans ta pensée une idée de vieillesse, surtout pas de résignation.

GUATTARI — Pas du tout. Simple-ment, il y a des données objectives de vieillesse. Alors comment est-ce qu'on va faire un devenir-enfant, un devenir-femme, un devenir-animal, dans ces conditions-là ?

Tu vois, je ne pars pas d'un corpus conceptuel tout constitué, à partir duquel je trouverais les réponses à chaque situation. Quand je te parle, je pars de rien. S'il me revient la ritournelle des flux, des phylum machiniques, des univers de référence, des territoires existentiels, c'est d'une part parce que tu m'en parles, et d'autre part parce que ça vient, là. Mais tu serais un chaman d'Okinawa, on pourrait partir d'autres catégories. Ou tu serais un malade délirant, on partirait des instruments sémiotiques qui émergent. C'est très important, ça, pour refonder une perspective schizoanalytique dans les cures : partir d'une *tabula rasa*, partir d'une chaosme, avec le risque qu'il n'y ait rien qui se produise. Ça existait déjà dans la théorisation du corps sans organes, que le corps sans organes devienne cancéreux, catastrophique, que la ritournelle devienne mécanique, une répétition vide.

UNO — Justement, on disait souvent que le corps sans organes c'était le zéro de l'intensité. Le zéro, c'est aussi comme quand tu dis maintenant qu'il faut partir de zéro, chaque fois.

GUATTARI — C'est-à-dire que maintenant (c'était dans la dernière partie du texte sur le nouveau paradigme esthétique), je me méfie de l'alternative entre le zéro et l'infini, entre la fixité de l'Être et l'infini de l'incorporel. Le zéro de l'intensité, c'est un risque d'abolition chaotique. Le mouvement chaotique, qui consiste à faire un aller-et-retour permanent entre le chaos et la complexité, ne s'arrête pas forcément au degré zéro. Il rencontre des strates, des plis, que j'appelle des plis autopoïétiques. Si tu prends les peintres, c'est mon ami Gérard FROMANGER qui a l'habitude de dire, en prenant l'expression d'ailleurs d'autres peintres, le problème pour un peintre quand il est devant la toile blanche, c'est que la toile n'est pas blanche et qu'elle est habitée par une infinité de virtualités de représentations, et qu'il faut justement la rendre blanche, faire ce passage d'un vide, qui n'est pas chargé énergétiquement mais qui est chargé de formes, pour retrouver un point d'émergence créationniste. Donc le pro-

blème n'est pas de partir de zéro, mais de repartir au point où les ritournelles sont virulentes, actives, processuelles. Il ne s'agit pas d'effacer le tableau complètement.

[...]

UNO — Si on parle de la relation entre la théorie et son effet, son efficacité dans le monde actuel, on voit que tu essaies de sortir de la subjectivité, de l'individuation, etc. et que toute ta pensée est tournée sans arrêt vers cette forme de transversalité. Tu as toujours critiqué le réductionnisme. Au Japon, parmi les penseurs actuels, il y a toujours une tentation de réductionnisme, même avec les idées post-modernes, et ce réductionnisme est lié au pouvoir des intellectuels. Quand on réduit, on tient une petite formule qui fonctionne, se répète et possède un certain pouvoir. Il y a là un totalitarisme potentiel. Je suis sûr que toutes vos théories, à DELEUZE et à toi, sont à la fois constructivistes et transversales, jamais totalisantes, ni intégrales. Mais cette même pensée peut avoir un effet réductionniste dans le monde actuel, présenter un certain danger de totalisation. Comment peux-tu éviter cela ? Comment peux-tu faire bouger les choses ?

GUATTARI — Aujourd'hui, aux États-Unis, et peut-être demain au Japon, on voit surgir un académisme lacanien...

UNO — Et derridien aussi, parce que c'est très fort ici.

GUATTARI — ...Un académisme derridien, parce qu'il y a appropriation d'un certain nombre de ritournelles théoriques, et avec ça on fait un effet de sujétion sur les étudiants, sur les publications, etc. Alors ce serait très redoutable pour moi qu'il y ait un académisme deleuzien... Un académisme guattarien, je ne l'imagine même pas ! Parce que, précisément, ce qui caractérise l'œuvre de DELEUZE, c'est que quand il traite de BERGSON, de HUME, du cinéma, de SPINOZA, de BACON, à chaque fois il décentre son point de vue et il reforge sa lecture conceptuelle. Ce qui est en même temps un appel à ce que le lecteur de DELEUZE, lui, fasse ce même mouvement de décentrement, qu'il utilise DELEUZE comme DELEUZE utilise SPINOZA ou NIETZSCHE.

C'est ça, le ressort de l'anti-académisme, inciter à dire qu'il n'est pas question de faire du deleuzisme ou du guattarisme : il est question, avec des instruments que vous pourrez peut-être prendre, si ça vous chante, si ça surgit en vous, de travailler ce que c'est aujourd'hui le devenir d'un intellectuel japonais dans le monde de la philosophie, du cinéma, de l'économie, etc.

[...]

UNO — Ton livre avec NEGRI a vu très tôt le problème de constitution des nouvelles perspectives de la liberté humaine, qui ne se réfèrent plus à aucune idéologie. Maintenant, on se sait plus saisir les éléments positifs en URSS, les valeurs ethniques, la valeur peut-être complètement détruite de l'égalité humaine visée par le communisme, l'idée de liberté démocratique, qui a peut-être beaucoup évoluée avec la Glasnost mais qui ne marche pas non plus très bien. Tous ces signes de changement, la chute du Mur de Berlin, l'éclatement de l'Union soviétique, correspondaient pourtant à une exigence de liberté. Comment saisis-tu ces paradigmes sociaux ?

GUATTARI — Il y a, on peut dire à l'échelle planétaire, une plongée chaotique des anciens cadres de référence idéologiques, sociaux. Les anciennes organisations, les anciennes façons de faire, les pratiques étatiques et institutionnelles se délitent, se décomposent littéralement. C'est vrai pour l'URSS, mais c'est vrai aussi pour les États-Unis. Le Japon et l'Allemagne sont pour l'instant préservés, mais l'avenir peut aller dans cette même direction. Mais il y a aussi une intelligence, un courage collectifs, une jeunesse, qui existent dans tous ces pays et qui à l'état de corps sans organes (puisque tu me reproches d'employer l'expression !) sont capables, peut-être avec une grande intensité, une grande vélocité, de repartir pour reconstruire un monde. La question aujourd'hui des gens qui essaient de penser ces problèmes-là, c'est d'en déterminer les conditions de possibilité, plutôt que de faire comme les post-modernes et de dire, eh bien c'est comme ça, ça ne peut pas être autrement et puis ce qui a eu auparavant comme pratiques sociales c'était un leurre. Au contraire, la question de la question pragmatique doit être posée : quelque chose est possible, il est nécessaire et urgent de construire de nouvelles pratiques. C'est cette pers-

pective écosophique qui, à partir de la plongée chaotique actuelle, doit permettre de construire un nouveau type de Brésil, de Russie, d'Arménie, et peut-être aussi un nouveau type de Japon.

UNO — Au Japon, [...] une pensée qui a beaucoup d'influence, c'est celle de Yoshimoto. Comme il a une grande allergie vis-à-vis du stalinisme, il dit que dans le monde capitaliste, y compris le Japon, le seul élément qui ait le pouvoir de libérer la société est quelque chose d'inconscient. Tout ce qui est conscient (c'est souvent l'économie, avec les plans des pays socialistes), tous les contrôles par la conscience, le savoir, la raison, ça cause une certaine forme de terrorisme, quelque chose d'oppressif. Seul l'inconscient avec l'économie de marché, crée au fur et à mesure une société libre. À la limite, YOSHIMOTO s'oppose à toutes les formes conscientes de la politique, y compris l'écologie, il ne fait que s'opposer, alors que par ailleurs il crée une forme de pensée assez japonaise, très sobre, très consistante aussi, dans sa poésie ou dans ses critiques littéraires.

GUATTARI — Alors je crois que là se pose la question de refondation du concept d'inconscient, parce qu'identifier l'économie de marché avec l'inconscient, c'est un abus de pouvoir. D'une part, l'économie de marché ne résout aucun des problèmes de la planète, au contraire. Elle paraît peut-être résoudre ceux du Japon, mais elle ne résout pas ceux de l'économie américaine en tout cas, et certainement pas les problèmes de l'Afrique, de l'Amérique latine, des Indes, et demain les problèmes de la Chine. C'est donc tout à fait abusif d'ériger une résolution miraculeuse inconsciente à travers l'économie de marché. Maintenant, l'idée qu'il faudrait s'en remettre à des processus aléatoires, au système existant, c'est une idée fondamentalement post-moderne d'abandon des pratiques sociales. Le but n'est pas d'ériger une perspective consciente, programmatique, mais de développer une perspective de créativité sociale, d'hétérogénéité des systèmes de valeur, qui permette de construire autre chose qu'une économie de marché — ou alors une multiplication des marchés.

C'est pour ça qu'il me paraît tellement important de construire aujourd'hui, non pas seulement un marché de l'écologie, un éco-business, mais une subjectivité de l'écologie, une écosophie qui non seulement prenne en charge les problèmes des rapports de force entre les groupes sociaux antagonistes, mais qui prenne aussi en compte les devenirs de la biosphère, les devenirs animaux, végétaux, l'avenir de l'atmosphère, et puis l'avenir des dimensions incorporelles de l'écologie, des formes culturelles, des formes de sensibilité. Et ça, c'est quelque chose qui ne peut pas se faire spontanément dans le contexte de l'économie de marché, mais qui implique des agencements, des machines d'énonciation créatrices, des machines de guerre spécifiques, qui ne font pas la guerre mais qui font la construction de nouvelles dimensions ontologiques.

UNO — DELEUZE (dans un court entretien avec NEGRI) a parlé des sociétés de contrôle. Il disait que ce que FOUCAULT a analysé comme forme de pouvoir, les sociétés disciplinaires, etc., c'est maintenant fini et qu'il y a donc une nouvelle forme, de contrôle universel. Sur ce point, je crois que tous ces Japonais dont j'ai parlé ont, non pas un culte du capitalisme, non pas une croyance, mais une espèce de nihilisme, de désespoir. L'inconscient, tout ce qui est automatique, vaut pour mieux que toutes les améliorations qu'on a essayé d'apporter. Alors, comment peut-on résister à cette nouvelle forme de pouvoir ?

GUATTARI — Si on part de ce que j'ai essayé d'élaborer comme inconscient machinique, c'est-à-dire inconscient créationniste, alors d'accord, vive l'inconscient, vive les interfaces machiniques avec toutes leurs hétérogénéités. Si on part d'un inconscient entropique, comme celui de l'automatisme de répétition freudien, alors à ce moment-là, on peut penser qu'au contraire on va vers un nihilisme, vers une catastrophe planétaire. Quelle forme de résistance ? La forme de résistance est, à mon avis, de sortir des conceptions universalistes et éternitaires en matière de relations sociales, relations humaines, univers de valeur. Elle est de comprendre que les valeurs dans lesquelles on se déplace, le monde dans lequel on est, sont marqués par une finitude radicale et que la machine elle-même est porteuse de finitude.

UNO — Quand tu dis finitude, c'est ce qui n'est pas infini...

GUATTARI — C'est le point chaotique de *grasping* existentiel. Tout le monde de l'idéologie, ou des mass-media, nous fait baigner dans une illusion d'éternité et en même temps d'irresponsabilité. Si on est dans un monde éternel, il n'y a qu'à se laisser porter par les choses, on n'a pas à intervenir. Si au contraire on a le sens de cette finitude, alors le problème se trouve reposé : qu'est-ce que je fais là dans le monde, je suis là pour un laps de temps donné, dans un contexte donné, qu'est-ce que je peux faire pour construire, reconstruire à la fois le monde et moi-même, à la fois le monde des valeurs et le monde des relations ? Tout doit être pris dans cette perspective d'élaboration processuelle. La résistance, à ce moment-là, n'est pas seulement une résistance des groupes sociaux, elle est une résistance des gens qui reconstruisent la sensibilité, à travers la poésie, la musique, des gens qui reconstruisent le monde à travers une relation amoureuse, à travers d'autres systèmes urbains, d'autres systèmes pédagogiques. Elle est la reprise en compte, la réappropriation processuelle de la production du monde, plutôt que de partir d'un monde de valeurs universelles et d'une biosphère qui est censée être là pour toujours. Il y a aujourd'hui un problème de responsabilité éthique et pragmatique radical.

[...]

UNO — Je pense tout d'un coup, en discutant avec toi, que 68 en France était un moment où il y avait un pont, une transversalité et une mutation entre les champs artistiques, imaginaires, et les champs politiques, collectifs. Je crois que, toi-même, tu continues à vivre toujours sur le même pont. Au Japon, il n'y a pas ça. Tout le monde sais qu'il faut qu'il y ait une jonction et que l'art est inséparable de la dimension politique, et j'y pense toujours. Mais on n'a pas trouvé cette jonction. Il semble qu'au Brésil, ou dans les pays socialistes, c'est plus présent. Peut-être les nouvelles formes de pouvoir universel ont elles aussi pour fonction de diviser la politique et l'esthétique.

GUATTARI — Peut-être que le capitalisme japonais a eu l'intelligence diabolique de préserver des formes de sociabilité et de sensibilité relativement archaïques, voire féodales (les mafiosi). Alors il y a un équilibre instable entre ces formes traditionnelles et des formes hyper-développées du machinisme. Mais c'est sans doute transitoire, parce que toutes ces formes archaïques sont de plus en plus laminées. On parle maintenant d'une psychopathologie des gens qui restent pendant des heures devant leur télévision, coupés du monde entier, des gens qui s'abolissent dans le travail, des relations sociales se dégradent, du suicide des jeunes : il y a aussi une crise subjective très grande qui menace cette persistance des formes de sociabilité traditionnelle. C'est évidemment dans cette plongée chaotique, dans ce risque de corps sans organes cancéreux, d'abolition, que se créeront d'autres modes de sensibilité et d'autres formes d'intervention politique, écosophique.

Ça paraît complètement fou, utopique de dire ce que je dis, surtout si je le dis à Tokyo. Peut-être que ça paraît beaucoup moins fou si on le dit à Okinawa. Mais je crois qu'il y a une telle accélération de l'histoire, une telle plasticité de la subjectivité collective, que finalement les choses peuvent aller très vite. Les processus de construction de la classe ouvrière ont mis, disons, 150 ans à se faire sous l'égide de MARX, ENGELS, LÉNINE, Rosa LUXEMBURG, etc. Et les processus de construction d'une nouvelle sensibilité, ce que j'appelle le nouveau paradigme esthétique, c'est quelque chose qui peut aller très vite. Et ça, le premier test va être la vitesse avec laquelle la condition féminine va s'émanciper au Japon. C'est quelque chose qui ne va pas forcément prendre des dizaines d'années.

UNO — En même temps, ça peut continuer mille ans !

GUATTARI — Tu crois ? Je ne pense pas !

UNO — Au Japon, tous les mouvements sont doubles : émanciper et continuer...

Des extraits de cette entrevue inédite en français ont paru en japonais dans la revue *Gunzo*, Tokyo, avril 1992